SOPHIE CHAUVEAU

Mémoires d'Hélène

ROMAN

ROBERT LAFFONT / JEAN-JACQUES PAUVERT

MÉMOIRES D'HÉLÈNE

8° Y2
103890

MÉMOIRES D'HÉLÈNE

587034

SOPHIE CHAUVEAU

83

MÉMOIRES D'HÉLÈNE

roman

ROBERT LAFFONT/J.-J. PAUVERT

119

DL - 07-04-1988 - 08754

© Éditions Robert Laffont, S.A., et J.-J. Pauvert, Paris, 1988
ISBN 2-221-05393-1



à mon père
à J.-J. Pauvert
à l'ami Pierre
et à toutes les Hélène...

© Éditions Robert Laffont, S.A., et J.-J. Pauvert, Paris, 1988
ISBN 2-221-06198-1

« La seule chose qu'on peut embellir sans qu'elle en périsse, c'est la vérité. »

Jean ROSTAND

Sommaire

Première partie

UN CYGNE DU DESTIN

1. Quand le monde était femme 17
2. Je m'appelle Hélène comme tout le monde 37
3. Entre les mains de Chiron 49
4. Clytemnestre : premier mariage-premier veuvage 61
5. Premier enlèvement d'Hélène par Thésée 72
6. La ronde des prétendants 87
7. Mariage Ménélas, naissance Hermione 111

Deuxième partie

DÉMONS ET MERVEILLES

8. Second enlèvement d'Hélène par Pâris 127
9. Embarquement pour Cythère 139
10. Enchantements phrygiens 155
11. Perfide Ilion 174
12. Naissance du secret d'Hélène 190
13. Rêves d'Égée-monie 202
14. Achille ! 215
15. Le sac de Troie 227

Troisième partie

TANT DE BONSHOMMES EN CHEMIN

16. Série noire à Argos 243
17. École de l'amour 260
18. La mer en fuite 276
19. La maladie de la mort 295
20. Dernière nuit en Phrygie 314
21. L'île aux Vertiges 335

Glossaire 351

Bibliographie 377



Sommaire

Première partie
UN CYGNE DU DESTIN

1. Quand le monde était femme 17
2. Je m'appelle Hélène comme tout le monde 37
3. Entre les mains de Chiron 49
4. Clytemnestre : premier mariage-premier veuvage 61
5. Premier enlèvement d'Hélène par Thésée 72
6. La ronde des prétendants 87
7. Mariage Ménélas, naissance Hermione 111

Deuxième partie
DÉMONS ET MERVEILLES

8. Second enlèvement d'Hélène par Pâris 127
9. Embarquement pour Cythère 139
10. Enchantements phrygiens 155
11. Perfide Ilion 174
12. Naissance du secret d'Hélène 190
13. Rêves d'Égée-monie 202
14. Achille ! 215
15. Le sac de Troie 227

Troisième partie
TANT DE BONSHOMMES EN CHEMIN

16. Série noire à Argos 243
17. École de l'amour 260
18. La mer en fuite 276
19. La maladie de la mort 295
20. Dernière nuit en Phrygie 314
21. L'île aux Vertiges 335

Glossaire 351

Bibliographie 377

EN GUISE DE PRÉAMBULE

C'est en classe de sixième, entre dix et douze ans suivant ses talents, qu'on découvre le monde. Le monde à l'heure de sa naissance, à l'endroit de son éclosion. Tout est neuf. On entre au grand lycée, on change de salle de classe, de professeur toutes les heures, de matières et de manières sans arrêt et sans raison apparente... On a grandi, on a le droit d'écrire à l'encre, de lire des livres hier interdits ; il y a même des heures blanches dans l'emploi du temps, des heures où on est oublié en salle d'étude... Ce qui faisait plaisir la veille fait honte aujourd'hui : que les parents viennent nous chercher à la sortie, qu'ils nous donnent un goûter. On ne porte plus de tablier et dans certaines salles d'étude flotte déjà l'odeur illicite d'un tabac clandestin ; si on n'ose pas encore entrer au café, on ralentit en passant devant et on ne met plus les pieds à la boulangerie. Adieu les roudoudous, les tresses et les leçons répétées par cœur à la maison. On apprend des langues étrangères, on travaille dans les petits classiques à la couverture enluminée de violet, on a des grands classeurs, format adulte, on fait partie de la même caste que les vrais grands ; dès la sixième, on s'identifie aux élèves des classes de première et de terminale : un jour, c'est sûr, on en sera. C'est la loi, c'est encore le rêve. Mais qu'on ne nous oblige plus à porter socquettes et jupes plissées ! Demain, on sera ce garçon sans boutons avec de la barbe et une voix bizarrement grave, cette jeune fille, dont les joues ne sont plus roses de grand air mais légèrement ombrées par quelque fard...

C'est en sixième qu'au programme d'histoire est inscrite la mythologie, et j'en sais plus d'un qui a opté pour les langues dites mortes pour prolonger ce délicieux séjour sur les merveilleux rivages de cette année-là, grosse de toutes les espérances. Le professeur d'histoire est formidable. Il connaît des histoires qu'il n'est plus besoin d'apprendre par cœur tant elles sont immédiatement engrangées en nos mémoires tendres. Parmi les foules nombreuses qui se

pressent au bord du Nil, au détour d'un mastaba, au carrefour du Tigre et de l'Euphrate, nomadisant encore entre Sumer, Babylone ou Athènes, l'on ne peut manquer de croiser Hélène. La belle insoumise. Peut-on l'oublier ? Pourrait-on effacer cette époque de l'éclosion du monde, lovée au plus chaud de l'enfant qui sommeille en chacun de nous ? Déclencher un retour aux merveilleux souvenirs de ces temps où l'Histoire relevait du fabuleux, voilà un des points de départ de ce livre.

La belle Hélène hanta mon enfance ; puis, dès l'adolescence, j'entrai au Conservatoire d'art dramatique pour l'incarner, mettre dans ma bouche les mots que des poètes que j'aimais lui avaient prêtés. J'ai joué Alcmène, Bérénice, Hermione, Andromaque... jamais Hélène... Alors j'ai laissé reposer. Mûrir. Longtemps. Croyant, parce que le monde contemporain me captivait, que j'avais relégué Hélène dans le grenier aux poupées brisées.

Puis ce livre, un jour, urgent. Nécessaire. Je l'ai cherché partout. Il n'existait nulle part. Bien sûr, elle apparaissait de-ci de-là, par bribes, par petites tranches de vie ou de passion, servant d'argument aux poètes, de prétexte aux censeurs, d'alibi aux législateurs, mais jamais elle ne ressemblait à mon Hélène : celle auprès de qui j'avais grandi, celle qui s'était stratifiée en moi. De la B.N. à la bibliothèque de l'Arsenal, j'ai dévoré tout ce qui la concernait. Imperturbablement, mon Hélène se taisait, muette, sans voix. Oh ! on lui prêtait de bien jolies phrases, quelques formules scintillantes, mais elle n'avait jamais son mot à dire, son mot à elle.

Au fur et à mesure que je la cherchais, j'apprenais sur elle plein de chose, de plus en plus de choses. Sa vie se déroulait sous les lumières vertes des plus belles bibliothèques du monde, tel le bel arc-en-ciel qui sert d'écharpe à Iris, mais en lambeaux... C'est alors que le livre commença à prendre tournure : je me mis à parler comme j'étais persuadée qu'Hélène parlait, à penser comme Hélène... A ne plus vivre d'autres vies que celles d'Hélène, mais il y en avait tellement que mon existence s'en épaississait. Un jour, le livre d'Hélène fut achevé dans ma tête, en entier. C'était l'autobiographie d'Hélène. Je n'en savais que la première phrase, et c'était elle qui tenait ma main, elle qui parlait : il ne restait plus qu'à s'asseoir et à attendre que la suite s'écrive sous sa dictée. Ce fut presque malgré moi que les pages se noircirent, s'accumulèrent en un nombre de feuillets dont je me savais incapable auparavant.

C'était le miracle d'Hélène... C'était un moment de bonheur comme l'année de sixième que je redoublai près du radiateur. Encore une fois dérouler ce ruban mythique, où toute la vie du monde et celle de chacun ont pris leur source. Encore une fois, encore une année au bord de la mer Egée, encore une année de bonheur...

Première partie

UN CYGNE DU DESTIN

LA PAROLE

J'ai la beauté facile et c'est heureux.
Je glisse sur le toit des vents
Je glisse sur le toit des mers
Je suis devenue sentimentale
Je ne connais plus le conducteur
Je ne bouge plus soie sur les glaces
Je suis malade fleurs et cailloux
J'aime le plus chinois aux nues
J'aime la plus nue aux écarts d'oiseau
Je suis vieille mais ici je suis belle
Et l'ombre qui descend des fenêtres profondes
Epargne chaque soir le cœur noir de mes yeux.

P. ELUARD

1.
QUAND LE MONDE ÉTAIT FEMME

L'OLYMPE
Hélène.

SAISON DES PLUIES
1988 après J.-C.

Je vous écris depuis l'Olympe...

Eh oui ! je m'aperçois que l'en-tête de ce vieux papier à lettres fait encore rêver ! Pourtant, si vous saviez...

Bien sûr, ça vous pose une missive ! Mais très vite l'encre sèche, surtout ici : nous vivons dans un immortel ennui. Depuis ? Oh ! depuis des siècles. Et c'est long, très long, l'éternité...

Alors pour se désennuyer, rien de tel que de ressasser le glorieux passé. D'ailleurs, que faire d'autre ? De là à céder au désir de se faire son propre biographe, il n'y avait qu'un pas. Voilà, je saute.

Ce qu'on nomme ici *saison des pluies* par opposition à la *saison des argents massifs, des vents étésiens* ou *des ors chauds*, c'est la saison où il pleut chez vous et partout ailleurs. Ici, la pérennité des temps nous assure une climatisation parfaite et une température constante. A jamais invariable. Aucune gêne, ni nuage ni plein midi, ni chaud ni froid. On est toujours *divinement* bien, comme dit maman en s'étirant depuis des siècles. Alors la saison des pluies, on ne peut que l'imaginer. Une eau attiédie glissant sur le visage, l'odeur fine et légère de la terre humide s'infiltrant dans les cheveux des femmes ; une alchimie de parfums mêlés aux sensations des tissus mouillés, collés à même la peau, les pieds

agrippant la glaise à chaque pas; une autre lumière plus brumeuse d'abord, propre, décapée des miasmes de l'atmosphère, une aveuglante clarté à cligner des yeux et cette netteté acérée où chaque feuille redevient présence...

La pluie, j'en rêve. Et la mousse, l'humus du matin qui suit une bonne pluie, chue là où la seule idée d'eau tenait du mirage... La levée d'un zéphyr à fondre de douceur, au milieu des cailloux brûlants de la veille, et l'asphodèle né de la nuit et de la rosée...

Oh! les pluies sinueuses de mon enfance! Je m'en souviens comme si c'était hier.

Il faut vous dire que l'immortalité annule le temps mais n'efface pas les souvenirs. C'est d'ailleurs une étrange sensation, très difficile à faire partager aux mortels. C'est toujours le même problème avec les inventions des dieux : ils n'imaginent jamais les conséquences de leurs lubies. Ils décrètent, au hasard de leur caprice ou de leur fantaisie, et c'est pour toujours.

Donc le temps s'efface mais la mémoire demeure. Rien n'est jamais résolu. Et voilà pourquoi les saisons portent des noms qui évoquent le passé, ravivent les sensations d'antan comme pour mieux nous en priver. Pour nous narguer.

Je n'ai jamais beaucoup goûté la saison des argents massifs, ces froids somptuaires et solennels, ces neiges trop blanches et trop polies pour être honnêtes. Et pourtant, comme aujourd'hui l'idée m'en est plaisante! Ici où personne ne risque plus ni rhume ni engelure, je me surprends à rêver de grands bonshommes de neige...

La saison que je préférais, il y aura bientôt trois mille ans, s'ouvrait à l'éclosion du premier bourgeon de l'amandier le mieux exposé, le plus au sud de ma vallée quand il donnait sa première fleur. Timide et provocante, elle entraînait à sa suite dans toute la plaine grecque un corps de ballet blanc et rose dans un tourbillon de coton imperlé.

Elle prenait fin le soir où, la peau toute sucrée, je rangeais le dernier pot de confiture d'arbouses en haut du placard aux fruits séchés. Juste avant la bise et les premières ondées de givre. Saison des ors chauds, des rires exténués de chaleur et des nuits de fleurs pâmées.

Je m'étais promis de tracer ces lignes avec clarté et précision. Bien entendu, j'ai commencé par la fin! Mais on connaît Hélène? C'est ainsi qu'on se l'est toujours imaginée? On ne lui en tiendra

pas rigueur? Pas pour ça en tout cas? Allez, je vais être raisonnable et reprendre à partir du début.

Le début? Ça commence avant moi mais pas tant que ça. Avant Hélène? Avant la Grèce? Peu de chose. Quelques Egyptiens aux pyramides de papyrus, quelques Crétois aux palais polychromes de carton-pâte... mais la vraie vie, ça commence avec moi. Aux Hellènes.

Quand les femmes n'avaient même pas imaginé que leur règne pût un jour prendre fin et qu'elles se reposaient sous les lauriers en fleur avec, à leurs pieds, des hommes dociles et alanguis, encore sous le joug. Peu avant l'invention des dieux de la foudre et du feu.

Quand les antiques Déesses-Mères songeaient à de paisibles retraites. Quand Pélasges et Achéens s'assimilaient par osmose Ioniens et Danaens, que les Doriens étaient encore à naître des lointains Levants. Quand les hommes étaient des enfants depuis la nuit des temps.

Quand ma mère entamait sa longue sieste et que ma fille n'était pas née pour inventer la trahison. En douze cents ans avant J.-C., quand l'âge d'or semblait éternel.

Dans l'humide plaine du Péloponèse où Gaia, l'ancêtre de tout, cette fracture de l'instant, la source oraculaire et tellement volubile qui palpitait au nombril de Delphes d'où toutes les choses naissaient encore fendues, régnait calme, au milieu des outardes et des aigrettes, à l'ombre du grand cyprès blanc surgi des entrailles de la terre et sous l'olivier issu du soleil.

Nonchalamment, des femmes, mes aïeules, dotaient l'univers d'un tout jeune peuple. Ma mère, telle la future Belle au bois dormant, régnait sur un royaume assoupi depuis quelques générations.

Ici-haut, j'ai enfin compris d'où lui venait ce retard de sommeil, ce que cette dormeuse invétérée cherchait à oublier dans ses songes solaires et ses grasses matinées prolongées. C'était la très ancienne barbarie des Déesses Mères, leur gloutonnerie même, pourrait-on dire. Mais j'y reviendrai fatalement plus tard.

Parmi les garçons qui s'ébattaient dans les forêts — la Grèce comme la Gaule en était alors couverte — maman en élut un pour lui servir d'amant, d'ami, de fière ou de mari selon ses caprices qui lui tenaient lieu de volonté. Elle était la reine. Il s'appelait Tyndare et s'acquittait au mieux de toutes ces tâches. Il faisait même du zèle, sans toutefois manifester un réel désir de puissance, non, il voulait un peu s'occuper des affaires courantes, afin de

quitter la sieste et sa forêt quelques heures par jour. Absence d'appétit ou manque de sauvagerie ? Léda ma mère avait rompu avec la coutume et renoncé sans déplaisir à sacrifier un époux par an sous forme de ragoût offert en pâture au peuple.

Elle s'accommodait de Tyndare et le laissait même vaquer aux choses du palais. Trop lasse ou trop indolente pour s'y opposer, elle faisait mine de ne rien voir pour ne rien savoir des interdits qu'elle transgressait par paresse. Et c'est ainsi que mon joli royaume prit forme juste un peu avant ma naissance.

L'air de ne pas y toucher, Tyndare s'efforçait de mettre un peu d'ordre et un terme aux razzias, de calmer le jeu des sept familles peuplées de guerriers aux cœurs d'or et aux cervelles d'oiseaux qui semaient la pagaille dans toute la région. Il ne s'agissait que de les fixer de-ci de-là afin d'ordonner la plaine et d'harmoniser les collines. Du moins dans le Péloponnèse et sa proche parentèle.

La sœur de Tyndare, la douce Epharée *[1], lui avait promis, à l'instar de Léda, de ne pas dévorer son mari, le gentil Arièrès * dont elle tirait riches semences et fort beaux enfants. Il s'agissait d'humaniser la région en commençant par sa propre famille. Aussi en bon frère aîné, il se mit en quête d'épouses aussi douces que la sienne pour ses deux petits frères : Leucippos * et Icarios * héritèrent ainsi, grâce à maman, de femmes distraites et rêveuses qui ne leur croquèrent pas même un orteil.

Dieux ! que le monde était jeune ! Encore emmailloté de Chaos *, bercé d'Effroi, traversé de Chimères * et jonché d'épouvantes, tout était neuf alors, encore à découvrir et à nommer. Seulement trois ou quatre générations de ces belles femmes blondes aux larges hanches, aux longues cuisses musclées, aux tétons mamelus, aux épaules robustes et aux cous d'oiseaux, s'étaient épanouies depuis l'installation de ces hordes sauvages comme leurs montures et rapides comme leurs vies brèves.

Certains venaient de l'ouest, mais les plus nombreux, les *Pélasges* *, sortaient directement de la mer. Quant aux aïeux de Léda ils descendaient en courant du nord-est mais avaient perdu tout souvenir des anciens pays traversés. Et comme ils ignoraient le sens du mot *lâcheté* en découvrant la mer au bout de toutes leurs

1. Cet astérisque renvoie aux explications détaillées contenues dans le glossaire en fin de volume.

routes, ils mirent pied à terre et abattirent les arbres des forêts pour chevaucher ces crêtes liquides qui cernaient de bleu tout leur horizon. En tremblant sûrement, au début, mais la survie de leurs mères, les caprices de leurs femmes et les désirs de leurs filles... tout les y poussait. A elles, ce climat convenait si bien au teint.

Sur ce versant du monde, le soleil brillait déjà sans désemparer. Légères et éternelles, elles envoyèrent leurs hommes défricher les chemins raboteux et salés. Au point que la mémoire des antiques contrées où ils n'avaient fait que passer jadis au grand galop se perdit pour longtemps.

Jamais ma grand-mère, la chère Gorgophone*, n'évoqua même pour nous amuser les mots de *glaces* et de *gelées*, de *famine* ou de *pétrification*. Chez nous, dans la plaine, les argents massifs n'étaient qu'un luxueux euphémisme, aussi oublièrent-ils jusqu'à l'existence de ces choses désagréables.

Ces myriades d'îles dansant au gré des flots et d'Eole ne pouvaient être que la fin du voyage et le début de la vie : l'installation, les premiers pas balbutiants dans la civilisation. Un peu plus, un peu moins de deux siècles avant ma naissance, ces nomades issus des Suds profonds et des Levants fabuleux d'où je descends en zigzag posèrent donc leur balluchon devant la maison. Ils avaient confondu *Eden* avec *Egée* mais on peut leur pardonner. Qui n'aurait pas eu envie de s'y tromper?

Donc à l'époque de ma naissance on finissait de s'acclimater. Mes mères régnaient sur Sparte depuis que Sparte existait. Les histoires de Spartiates déguisés en guerriers farouches et toujours en chamaille avec les Athéniens, en revanche, c'est beaucoup plus tard et longtemps après moi. C'était alors la capitale de la danse et du chant. La vie y coulait douce le long de l'Eurotas, ce joli cours d'eau dorée qui arrosait mes fleurs de pensées.

Le royaume était en paix avec lui-même, nous n'avions plus de voisins envieux, et quand je débarquai tout le monde avait l'air content.

A l'époque ce qu'on appelait *guerre* n'était encore qu'une vaste scène de famille à l'échelle de la région, mais quelles familles nous avions! Compliquées d'arrière-neveux et de très grand-tantes, de petites-cousines et de demi-frères... qui passaient leur temps à perdre leur place en allant à la chasse. Les filles aînées étaient les seules un peu au courant des affaires du passé mais que ce soit tante Epharée ou ma sœur Timorée*, elles tentèrent de

nous cacher les vies aventureuses que nos grands-mères avaient menées au temps de l'âge d'or.

Quelques épisodes pourtant leur échappèrent qui nous donnèrent grande envie d'en savoir davantage. « Un des maris de Gorgophone, nommé Périérès, avait eu d'une jolie muse un tantinet garce un bel enfant qui déplut pourtant à ma chère grand-mère. Elle avait une sacrée santé à l'époque, aussi n'en fit-elle qu'une bouchée... » laissa-t-elle tomber un jour par vantardise en se hâtant de préciser que ça se passait très, très longtemps avant nous mais Grand-mère s'en léchait encore les babines...

Au lieu de compter les moutons — espèce qui n'avait pas encore été découverte —, c'étaient ces contes à dormir debout qu'on se racontait pour trouver le sommeil ! Toutes ces histoires de mères-grand qui, sous prétexte qu'elles avaient le pouvoir alors encore magique et exclusif de semer la vie inconsidérément, façon toupet de pissenlit, s'autorisaient l'humour un peu douteux de la reprendre de temps à autre, d'une brusque goulée, pas tout à fait exempte de gourmandise, et toujours à l'improviste afin de ménager l'effet de surprise mais vraiment, sans le moindre soupçon de cruauté. Plutôt par inadvertance.

Nos nourrices bercèrent nos enfances de ces légendes avec délectation malgré l'interdit formel de Léda qui ne goûtait pas ces choses alors que Timorée, notre aînée, en raffolait. Il faut dire qu'elle avait eu le privilège de se les faire raconter par Gorgophone en personne. Ma fière grand-mère fut honorée en son temps et un peu après moi comme une déesse mère. Et pour cause !

Les orgies de ses ménades en folie avaient peuplé mon sommeil d'enfant de terribles cauchemars. Mais pas de ces cauchemars qui réveillent en hurlant, trempé de gouttes de peur, non plutôt un genre de rêve revigorant tant qu'il dure mais qu'il ne faut pas tenter de se remémorer une fois éveillé et moins encore de reconstituer par la parole. Timorée s'en était repue et ma sœur jumelle en redemandait comme d'un bon lait ! Moi je me taisais : je dormais dessus et tentais d'oublier. A part mon admiration et ma tendresse pour Grand-mère, j'ai beaucoup oublié de ces cauchemars.

Certains soirs, c'était avec Léda qu'on remontait l'arbre généalogique. Avant pollinisation, juste côté dames. Nos arbres n'étaient que branchus, feuillus, fendus, pas encore couillus comme ils n'allaient plus tarder à le devenir.

A peine s'y lovait-il quelques serpents énigmatiques plus ou

moins assoupis et d'une sagesse sans malice : une confiance d'éternité somnolente. Mais il y avait tant de déesses qu'on se perdait entre leurs belles jambes qui, telles des lianes, pendaient des limbes de l'âge d'or. On s'endormait bien vite...

Le proche passé m'échappait tout à fait. Je ne savais rien des mystères de ma naissance sinon qu'il y avait un secret là-dessous, je crois que maman en avait vaguement honte. Tyndare, quant à lui, faisait comme d'habitude et comme si de rien n'était. Les nourrices et les servantes étaient muettes par ordre de Léda sur cet épisode-là.

Aucune trace de notre naissance au palais : aucun sculpteur, aucun fresquiste ne s'était penché sur les entrailles de Léda en gésine ! Et personne non plus pour chanter son accouchement qui, comme la guerre de Troie, dut être épique et qui, comme elle, n'eut pas davantage lieu.

La légende n'était sûre que d'une chose. Nous étions tous les quatre nés d'un œuf ou plutôt de deux œufs : deux enfants par œuf. A une époque où les hommes ne savaient pas encore quel rôle ils jouaient dans la reproduction de l'espèce, imaginez un peu comme cette quadruple naissance ovipare les éclaira !

Tout ce qu'on savait, c'était qu'un beau soir de mai quand la plaine embaumait, ma mère se trouva à la tête de quatre enfants d'un coup, éclos à quelques heures d'intervalle... Elle ne nous avait même pas mis au monde dans l'enceinte du palais mais en plein air ! Sur la rive droite de l'Eurotas où, au couchant, elle s'en était allée, légère, déposer ses œufs près d'éclore dans les nids désertés par les oiseaux énamourés des chaudes nuits de mai. Le premier œuf à rompre sa coquille entre les cuisses tièdes de ma jeune mère fut celui que gentiment elle attribua à Tyndare. Il contenait ma sœur et son jumeau.

Puis juste avant l'aube, le second brisa son enveloppe nacrée et mon jumeau et moi en sortîmes ravis et couverts de rosée. Léda ne souffla jamais mot sur cette incroyable naissance. La dernière de cette nature.

Suivie des quatre nourrices et des quelques servantes, elle rentra au palais que blanchissait un pâle soleil, en marchant sur des œufs pour ne pas effrayer les quatre nourrissons. Léda allait devant, faisant signe aux quelques gardes éveillés de fermer les yeux sur cet étrange cortège qui défilait dans le plus grand silence.

Ce qu'on appelait déjà pompeusement le palais n'était alors

qu'une modeste villa adossée aux collines, bien orientée au sud, étirée sur des jardins qu'irriguait l'Eurotas. Les chambres étaient minuscules et toutes blanches — on n'allait plus tarder à importer les chromos crétois —, sans porte ni verrou, juste séparées les unes des autres par quelques rideaux de lin écru. Au centre du patio, le mégaron *, la grande pièce à vivre, cernée de colonnades blanches et ombragée de lauriers en boutons dès la mi-mai.

Les angles de la maison étaient aussi arrondis que les épaules de Léda. En arrivant au palais elle mena servantes, couffins, nourrices et nourrissons dans la chambre de Tyndare. Elle s'assit alors sur le lit du dormeur face aux deux grands paniers qu'on n'appelait pas encore des moïses et fit serrer les quatre nourrices dans l'ordre d'arrivée des bébés.

L'heure bleue devint mauve. A l'aide d'une plume, Léda éveilla doucement Tyndare que cette ronde de bébés tout chauds n'étonna pas du tout. Etait-il lui aussi dans le secret des dieux ? Il ne le dit jamais non plus. Mais longtemps avant Socrate, Tyndare faisait montre d'un sens inné de la philosophie.

Maman lui sourit et à voix très basse nous présenta dans l'ordre : « La première-née, c'est celle-là, la grande un peu fripée mais c'est parce qu'elle a beaucoup crié, c'est la seule d'ailleurs. Je suis fatiguée, voudrais-tu la nommer à ma place ? Comment pourrions-nous l'appeler, mon chéri ? » Son chéri bâillait en découvrant sous les fouffes emmêlées un pied, une main, un œil qui s'entrouvrait hagard.

A tout hasard, le chéri marmonna Clytemnestre. Ni maman ni personne ne se demanda jamais pourquoi. Pourtant... Les avatars de ce nom sont si rares et tous chargés de sens si lourds que la question aurait mérité d'être posée. Peut-être Tyndare n'aurait-il pas deviné la réponse immédiatement mais depuis ? La tumultueuse vie de ma sœurette l'aura édifié. Désormais la réponse est dans tous les dictionnaires étymologiques. Son meilleur jour, enfin celui que je préfère, est celui qui a donné naissance au plus palpitant de mon corps : cette étoile d'amour irisée, d'ardeur érigée, gonflée de rosée et tiédie de cyprine... Avoir nommé le *clitoris* est le seul cadeau que l'on doive à Clytemnestre, mais qu'on ne se méprenne pas : elle ne l'a pas fait exprès, ce sens découle des sens premiers du mot kliné (κλίνη) qui signifie à la fois le *lit des rivières,* et celui des *époux,* les *cloaques* et *les eaux bourbeuses,* les *déclins* et les *cataclysmes,* par extension les *clystères* et les *cliniques*... Son nom se devait de charrier la Mort, les Eaux de la

Honte et de l'Oubli. Le Remords et la *fente originelle* de tous les *clivages*. Ainsi nommée, ma pauvre jumelle mit toute son énergie à séparer le monde, les hommes des femmes, les enfants de leurs mères, les corps des caresses... dans l'espoir assez vain de trouver un plaisir nouveau qu'elle n'atteignit que dans l'horreur. Le nourrisson fut alors emmailloté et mis au panier.

La seconde nourrice, fière déjà comme le seront plus tard tous les gens simples d'avoir un petit mâle à présenter au roi, le délangea pour l'exhiber dans sa virilité à peine éclose.

Léda sourit à Tyndare, Tyndare sourit à Léda : leur premier fils ? Non, ils ne l'exposeraient pas ! La coutume de la Triple-Déesse voulait que le premier mâle fût exposé sur la crête la plus haute de la plus proche montagne dans l'espoir bien incertain qu'une ourse ou une louve, suivant la région, passe par là, s'attendrisse sur cette boule affamée et sans poil, se prenne d'un maternel amour et l'allaite comme son enfant. Révélant par là au monde, s'il s'en trouvait pour assister au spectacle, le prodige de cette divine re-naissance...

Le but réel de l'exposition des mâles était de garantir la suprématie et la primauté des femmes alors toutes honorées comme des représentantes de la Triple-Déesse sur la terre. Léda et Tyndare étaient déjà bien trop tendres pour attenter à la vie d'un petit être sans défense et bien assez riches pour se permettre d'élever tous leurs enfants. Fût-ce des garçons. Il n'en fut plus question. Leur échange de sourires muets était une reconnaissance de leur mutuelle tendresse : de leur nature sensible qui serait le ferment de toutes les civilisations à venir.

En souriant toujours Tyndare émit le désir de nommer mon frère *Castor,* ce qui signifie littéralement « *celui qui brille à l'ombre des cimes* » ; c'était une jolie litote pour dire la vérité : *celui qu'on ravit aux dieux de la mort en refusant de l'exposer.* On ne l'immolerait pas. La nourrice, contente de garder son emploi tout frais, le coucha dans le même panier que sa jumelle.

Maman a toujours cru qu'après ce fut mon tour mais comme l'action de se souvenir est une épreuve trop fatigante pour elle, elle a élevé l'amnésie au rang de vertu. Puis comme la côte d'un lointain ancêtre de Tyndare, elle a la mémoire flottante. Je préfère m'en tenir aux propos de ma fidèle nourrice Lactaé *, qui prétendait que lorsque notre œuf se brisa nous étions si bien enlacés qu'on ne sut jamais qui, de Pollux ou de moi, naquit le premier. Les deux nourrices présentèrent donc les deux bébés

emmêlés sur la royale couche en disant simplement : « Ces deux-là étaient inséparables. »

Encore vaguement inquiète pour son deuxième fils, Léda toujours fine proposa à Tyndare de nommer ce si joli bébé. Nommer un enfant c'était décider de son sort, de son avenir, de sa vie comme de sa mort. L'accepter ou le renvoyer dans les limbes d'où il venait de surgir. Par exorcisme et à l'instar du premier, le roi conjura le sort ouvertement une seconde fois. Il l'appela ostentatoirement du nom des plus hautes cimes de l'univers, alors tout à fait mythiques, personne, jamais, n'étant revenu de l'exploration des pôles. *Pollux* de *polaire,* du *pôle* afin d'éclairer Castor, qui brillait déjà à l'ombre. *Pôle* et *Lux,* les toits du monde pour ces deux étoiles jumelles en guise de parrains-marraines...

Rassurée quant au sort des garçons, Léda recouvra l'esprit de ses mères pour me nommer seule. « C'est la petite dernière mais elle a souri la première. » Tyndare ajouta que j'étais belle comme le soleil de son cher pays. L'esprit de contradiction de maman et son amour pour son mari firent le reste : je m'appelle *Hélène* comme *Hélios le soleil, Hélène* comme *Séléné la lune, Hélène* comme notre célèbre aïeul *Hellen,* le premier à poser le pied sur le sol de ce beau pays.

Je m'appelle Hélène comme tout le monde. Comme tout le monde le sait, comme toutes les femmes de Grèce et d'ailleurs. Comme hier, aujourd'hui et demain. Comme il le fallait en somme.

Hélène comme la lune et le soleil... Que d'astres et quels astres pour parentèle ! Convenez que, pour une femme qui parlait peu, d'un mot maman fit mieux qu'un long discours ! On nous coucha emmêlés dans le couffin vacant et nos parents congédièrent nourrices et fouffons pour savourer à deux le plaisir de cette quadruple naissance.

Maman a toujours été une femme douce et tendre à condition toutefois qu'il n'y ait point d'effort à faire pour cela. Lascive et sensuelle, sa très profonde fidélité n'était le résultat que de sa paresse. Elle n'aurait souffert ni cris ni combats, ni peine ni soucis ; de même elle se méfiait du plaisir et des voluptés excessives. Rien ne devait lui faner le teint, non qu'elle prît un soin abusif de sa beauté mais simplement parce que le bruit la fatiguait, les conflits l'épuisaient : de vrais problèmes l'auraient tuée. Elle en était persuadée et rien ne devait la contrarier.

Reine, elle en avait l'allure, le port, le mystère et la solennité.

Tyndare s'y employait à merveille et même, Timorée sa fille aînée avait pris soin de ne lui causer aucun ennui : ni une dent gâtée, ni une ride, pas même un cheveu blanc. Elle avait grandi, sage, à l'ombre des lauriers dans les bras des nourrices sous la férule de Gorgophone enfin retirée des affaires et lassée des sacrifices ; une petite enfance tranquille comme l'Eurotas, le fleuve qui roulait lentement ses pépites aux pieds de Léda.

Quatre enfants d'un coup ne l'émouvaient pas trop : elle devait savoir quel mystère présidait à cette naissance ovipare et sans douleur mais pour rien au monde Léda ne se serait appesantie en de vaines spéculations. Quand en grandissant on l'accabla de questions sur notre singulière conception elle se réfugia toujours dans le silence et choisit la fuite de préférence à toute explication. Jamais elle ne devait revenir sur cette étrange affaire. Plus tard, toute la Grèce fut mise au courant ; mais il avait fallu que la rumeur enflât jusqu'à nous pour qu'on découvrît le début de la vérité.

Cette femme faite pour l'amour léger et aérien, d'une sensualité aussi rayonnante que passive, bien trop oisive pour se laisser distraire de sa paresse par des passions secrètes, fidèle autant par désinvolture que pour suivre sa pente naturelle, nonchalante jusqu'à l'oubli de soi, ma mère était heureuse sans point d'exclamation...

Le roi que réjouissait un si doux caractère tellement opposé à celui des femmes de l'époque plaça en elle sa confiance et sa foi, et il eut raison : une ère nouvelle allait naître des cuisses de Léda, où des femmes lui ressembleraient qui tendraient leurs mains aux hommes de qualité, aux garçons que des mères de cette étoffe-là auraient choyés. Et bientôt on érigerait, aux côtés des statues des grandes déesses mères, de jeunes dieux de sable et d'albâtre, un jour, demain, leurs égaux... un rêve né d'Aurore aux doigts de rose...

C'était compter sans la mode : ces nouvelles modes que commerçants et navigateurs colportaient de tous les coins du monde méditerranéen.

Aux pieds légers de la Triple-Déesse, ils déposèrent d'abord de charmants petits diablotins, assez ressemblants à mes jumeaux. Puis au fur et à mesure que mes aïeules s'alanguissaient en ces contrées luxuriantes et solaires, elles découvrirent le moyen de moins chasser en élevant des animaux et comme les garçons

n'avaient pas grand-chose à faire, même l'agriculture était un secret auquel seules les femmes avaient accès, ils passaient leur vie à observer. C'est ainsi qu'ils découvrirent que le mâle n'était pas tout à fait étranger à l'embonpoint de sa femelle animale ; de là à en conclure qu'eux-mêmes avaient quelque chose à voir avec ces entrailles magiques d'où surgissaient les petits des femmes, il n'y avait qu'un pas, de quelques années scolaires, qu'ils commencèrent de franchir alors que je m'ébrouais dans mes langes. Après, bien sûr, ils érigèrent tout un panthéon de priapes déchaînés qui grimpèrent de plus en plus haut. Au point que parfois, après une bourrasque de Borée qui avait bon dos, on retrouvait la statue de la grand-mère en miettes, au sol, tombée sous les coups répétés des priapes en crise de croissance. Voire de gigantisme...

Mais avant ma naissance les dieux mâles n'étaient encore que des ludions ou des pantins, ludiques ou mutins, angelots ou séraphins. Chez nous, l'unique raison de leur récente érection tenait au rôle qu'on comptait leur faire jouer : nos braves marins, grands défricheurs d'étendues salées, avaient besoin d'eux ; besoin d'y croire pour ne plus crier « *maman* » à tout bout de champ, besoin de nommer « *dieux* » tout ce qui leur échappait. Tout ce qu'ils n'avaient encore eu le loisir de nommer, tout ce qui les déconcertait et les terrorisait hors des bras de leurs mères et des tuniques de leurs femmes. Et surtout tout ce qu'ils n'osaient s'avouer, issu du dedans de leur tête.

Quand il y avait un orage, c'étaient les dieux ! Quand on cassait une jarre précieuse, c'étaient les dieux ! Quand on faisait un cauchemar, encore les dieux ! Quand on avait fait une grosse bêtise, toujours les dieux ! C'était facile, c'était heureux. Il n'y aurait rien eu à redire si cette manie en passant de l'âge d'or à l'âge de bronze n'avait pris d'impressionnantes proportions.

Et vous verrez que chaque fois qu'un sage se lèvera, qu'un homme de bon sens s'écriera : « Arrêtez, ça suffit ! » on fera donner les dieux et tout l'Olympe pour le faire taire, le plus fréquemment en le tuant. Un exemple célèbre, avant ma naissance, alla jusqu'à se crever les yeux pour ne plus voir ce que tous à commencer par lui commettaient au nom des dieux. Vous en avez sûrement entendu parler, il s'appelait Œdipe.

Quand je naquis, toute cette pagaille était encore circonscrite aux cités du nord de l'isthme de Corinthe : de l'Epire à l'Attique tout ce qui croisait la route de Delphes jusqu'aux premiers contreforts de l'Olympe. Dans le Péloponèse, pour nous, les dieux

n'étaient pas autre chose que pour vous, enfants d'Europe, le mythe des Américains. On a les Amériques qu'on mérite mais elles sont toujours les plus riches, les plus éloignées, peuplées des plus forts, voire des plus profondément barbares, des plus étrangers à nos lois et à nos usages. En réalité vos Américains comme nos Olympiens ne brillaient de tant d'éclat que parce qu'ils étaient les seuls détenteurs de la puissance de feu. Américains, Olympiens ou pantins, les dieux n'avaient déjà pour fonction que de faire des niches aux humains.

Léda avec ses airs confiants et son visage serein était une cible rêvée, toute désignée pour amuser ces chenapans de dieux adolescents. Un vrai caprice des dieux. Aussi fut-ce, selon la légende, le dieu des dieux en personne qui la prit pour morceau de choix. La reine de Sparte était encore jeune, aussi son indolence n'en avait que plus d'ardeur. Elle le repoussa sous *toutes* ses formes. Maman rejeta Zeus soi-même, d'un geste las et fatigué d'avance des habituelles tracasseries que les dieux dispensaient aux mortels avec qui ils nouaient des relations. Mais Zeus — on me l'a confirmé depuis que je suis ici — la désirait violemment.

Caprice ou démangeaison? Ici-bas, les désirs des dieux faisaient la loi quand ils ne semaient pas carrément la terreur. Maman avait-elle le choix, sauf à se lancer dans l'invention de ruses bien trop épuisantes pour elle? Certes, elle aurait pu alerter Héra, la légitime de Zeus, dans le but déjà assez démodé de faire respecter leurs deux couples. Après tout le métier d'Héra consistait essentiellement à veiller au grain, à empêcher son coureur de mari, ses cavaleurs d'enfants, ses minaudières de filles et toute leur progéniture d'ensorceleurs dépravés de semer la zizanie chez les encore-heureux-mortels!

Aussi Héra avait-elle toujours du pain sur la planche, du lait et plusieurs fers au feu. Son humeur s'en ressentait : il n'était jamais bon de faire appel à ses services. Ça lui rappelait qu'elle était la plus grande cocue de l'Olympe, ce qu'elle n'appréciait que modérément.

Mieux valait se débrouiller seul et tâcher de dénouer avec les moyens terrestres les confusions sentimentales où leur trop nombreuse famille enlisait les humains. D'autant que, pour parer au plus pressé, Héra avait tendance à abuser de son don de métamorphose. Elle transformait sans trop réfléchir aux conséquences l'épouse charmée en tilleul, l'enfant adultérin en minotaure, les filles jalouses en pintades et autres tulipes, jacinthes ou

grenouilles de sa composition. Sa façon de faire les ménages était plus brouillonne qu'harmonieuse.

Pour Léda ces désordres étaient aussi pénibles que de résister au dieu des dieux. Ce dilemme l'épuisa vite. Elle prit l'habitude d'aller somnoler au milieu des oiseaux dont le chant l'endormait aussitôt. Croyant à une ruse, Zeus épia un temps son manège. Mais non ! il n'y avait pas le moindre calcul dans la manière particulièrement tranquille dont ma future mère tentait d'échapper à mon futur père.

Elle avait été la première femme au monde à constituer une véritable *réserve d'oiseaux*. Et ce fut par là, où elle n'avait jamais péché, que Zeus s'empara d'elle. Son amour pour les bêtes à plumes inspira à Zeus l'idée de se déguiser en cygne pour lui faire sa cour et même pire...

C'est du moins l'unique version dont s'honore la légende de ma conception. Mais vous remarquerez bientôt que les poètes pratiquent un élitisme forcené, encore plus despotique que celui des dieux. Les seuls personnages qu'ils chantèrent en chœur sont tous issus du Panthéon. Nos aèdes (trouvères et mémorialistes de l'époque) ne relatèrent jamais que des aventures concernant les dieux ou leurs collatéraux.

Quelques héros mais pas d'esclave, ni cuisinier ni lavandière sauf Nausicaa* mais c'était la fille du roi de Schérie ! Peu de marins, rien que des capitaines et certains princes très braves ou particulièrement couards eurent l'honneur, si c'en est un, de traverser la nuit des temps pour entrer de plain-pied dans la mythologie.

Ainsi Léda ma mère, la reine de la Paresse que rien ne prédisposait à une telle gloire, née au temps où les hommes vénéraient en chaque femme l'incarnation de la Triple-Déesse, fut-elle couvée quelques mois sous les plumes blanches d'un cygne divin...

L'image est jolie, elle en inspira plus d'un mais comment s'y prirent-ils ? Voilà ce que les poètes n'ont osé imaginer. Quelques peintres s'y sont risqués. On dit qu'en cygne bien élevé Zeus ne la réveilla pas mais lui inspira quelques rêves moelleux dont elle se relevait comblée et toute mouillée... Ici-haut l'on raconte qu'il s'amusa beaucoup entre les cuisses roses de Léda endormie.

Le jour suivant l'éclosion de nos coquilles, Léda se sentit aussi lasse que de coutume, elle courut lentement jusqu'à sa réserve d'oiseaux et de rêves humides où, à la place du beau cygne qui l'avait nidifiée pendant des mois, flottait un grand voile azuré

et blanc, brodé de feuilles d'acanthe d'or et de plumes translucides.

Sans songer à mal, Léda en fit le rideau de leur chambre d'amour. Tyndare s'en réjouit, il était d'un bon naturel. C'était pourtant le cadeau de noces, de naissance et d'adieu de Papa ! Il l'avait commandé à Arachné *, la fileuse de l'Olympe, l'ancêtre des dentellières et autres insectes appelés araignées en son honneur. C'était une pure merveille. Pollux et moi étions les plus intéressés par les arcanes de notre conception. Et pour cause ! nous étions tous deux issus du cygne, alors que Castor et Clyte s'en fichaient comme d'une plume, trop occupés à défricher les jardins du palais.

Contrairement aux autres mortelles séduites et abandonnées par Zeus, Léda affichait une telle pudeur vis-à-vis de ce passé tout frais, une telle indifférence, que je crus longtemps qu'elle en avait honte. Ce n'était pas tout à fait faux : elle avait *un peu* honte mais rien de trop : des remords l'auraient fatiguée, abîmée, ridée même peut-être ? Pour s'économiser cette peine, maman a inventé les demi-teintes, la science des nuances et l'art des clairs-obscurs.

Tant qu'on n'a pas su d'où on venait ni de qui on tenait, tout alla pour le mieux. L'ennui avec les dieux et spécialement avec Papa c'est qu'ils sont bavards, vantards et de ce fait incapables de retenir leurs hérauts. Relayés par les aèdes, vous imaginez le vacarme ! D'autant que Zeus, toujours assez fier de lui, ne s'est pas privé d'aller clamer sa paternité sous le signe de l'oiseau à travers toute la Grèce, la Crète et l'Asie Mineure... Si ce n'était lui, c'était Hermès qui jouait le colporteur. Aussi des légendes déjà contradictoires nous parvenaient des différents hôtes de passage. Aucun n'était d'accord sur la tradition ni sur la genèse, mais tous s'entendaient sur un point : sur les quatre jumeaux, deux étaient nés du dieu des dieux. Tyndare hochait la tête, l'air ailleurs, mais les pronostics allaient bon train. L'avenir serait juge. En attendant ça alimentait nos rêves et nos querelles. Les nourrices déjà peu bavardes étaient muettes sur ce sujet : les consignes de Léda devaient être terriblement menaçantes.

Les rares instants où elle s'abandonnait dans un murmure de filet d'eau c'était quand elle nous autorisait à l'accompagner pour la sieste dans sa réserve. Les Dioscures * et moi seulement, ma sœur jamais. Elle en apprivoisait de toutes les espèces ; l'année de mes sept ans, elle avait recueilli une famille d'ibis. Tout en les caressant dessous leur cou nacré, elle inventait leur histoire et au

fur et à mesure ils se détendaient sous ses caresses et roucoulaient sous ses doigts.

Elle disait qu'ils étaient venus d'Egypte à cause des violentes tempêtes de neige qui l'avaient secouée cette année-là. Elle imaginait des choses étranges : que ces ibis blancs étaient devenus fous durant les argents massifs si rigoureux ; que certains d'un tempérament plus fort étaient parvenus à virer au noir pour n'être pas engloutis sous ces étendues miroitantes et glacées ; qu'ils n'avaient jamais vu de neige et que tout ce froid, blanc comme la mort, les avait terrorisés au point de voler vers l'ouest jusqu'à elle.

« Ils ne peuvent survivre qu'à l'embouchure d'un fleuve un peu salé, ajoutait-elle, l'Eurotas n'est certes pas le Nil mais ma réserve est déjà assez célèbre en Orient. Ils savaient quel sens nous avons ici de l'hospitalité... » Elle nourrissait nos rêves pour plus tard. Tout en cajolant ses oiseaux blancs comme neige, elle nous enseignait sans y toucher et l'air de rien les vertus cardinales auxquelles elle se tint toute sa vie et qui pour l'éternité la garantiraient contre l'ennui qui suinte tant ici.

Pollux ce jour-là osa lui demander si elle avait toujours eu des amis oiseaux, des privilégiés comme ses ibis. Elle posa un index d'une incroyable finesse sur ses lèvres de satin rose et nous indiqua une branche de palmier. A la naissance de la palmure un amas de feuilles et de fleurs écrasées... « Ne le réveillez pas, approchez-vous doucement et parlez bas. Regardez-le bien, c'est le clou de ma réserve », chuchota Léda. « Il n'est pas blanc ! » s'exclama Castor dépité. « C'est mon seul ami oiseau qui ne le soit pas. » Il était bizarre : grand comme un aigle, la tête ornée d'une huppe écarlate, des plumes dorées au cou, pourpres sur le dos, la queue blanche en panache mêlée de plumes incarnadines et des yeux... Des yeux plus étincelants encore que ceux de mes frères quand ils nicheront aux Gémeaux. Léda nous ramena d'un geste à ses genoux.

« C'est le Phénix. Lui aussi s'est enfui d'Egypte mais pour des raisons politiques. Il est né en Ethiopie il y a longtemps, un jour où les hommes tuèrent toutes les femmes de leur pays de peur d'être trahis par l'une d'elles... C'est le seul être au monde — et pas seulement parmi les oiseaux — qui se reproduit tout seul. De lui-même. Quand il sent que c'est le moment. Il ne se nourrit que de sucs très rares et de larmes d'encens. Ni grain ni herbe d'où sa longévité : cinq cent quarante ans ! »

Mille cent soixante et un ans d'après Tacite mais le Taciturne n'était pas né quand Léda reine laconique racontait.

« Lorsque c'est l'heure de sa mort, il refait son nid sur la plus haute branche d'un palmier (palmier se dit toujours φοενιχ, phénix en grec avec des brindilles enduites de gommes odorantes de myrtes, de cinabres et de cannelles, puis il s'étend sur cette couche mortuaire afin de se laisser consumer par les rayons d'Hélios.

« De ses os réduits en cendres se forme un œuf d'où éclôt aussitôt le nouveau phénix. Nous bavardons souvent. Il a une voix terriblement grave, très basse qui m'impressionnait au début, il est très farouche, il n'aime pas les inconnus car il a été bien déçu à la cour de Néfertiti. Comme il ne connaît jamais ses enfants, il ne peut comprendre qui vous êtes pour moi. Mais il a confiance en moi. Il me le dit souvent, c'est pourquoi il s'est fixé ici. Il préfère quand même faire semblant de dormir quand vous êtes là. Il est beau n'est-ce pas ?

« Ne parlez jamais de lui au roi et encore moins à votre ogresse de sœur, vous me le jurez ? » Je crois que son phénix en vérité l'effrayait, qu'elle ne l'aimait pas d'amour. Elle le respectait, elle en était fière mais elle avait tout le temps peur de lui déplaire. Pollux le surnomma Solal.

Sans rougir, fût-ce par totale inconscience ou perversité inouïe ? Nous ne le sûmes jamais. C'est ce jour-là qu'elle nous avoua son amour exclusif pour les oiseaux blancs et sa longue amitié avec des colombes translucides et « surtout *ma* saison, très longtemps avant votre naissance avec un grand cygne blanc »... Léda avait tout dit et n'y revint plus. Pour cette fois cela suffit.

Nous accumulions ainsi des informations sur notre naissance, des impressions, des sensations que nous nous échangions comme autant de trésors. Les hôtes de passage laissaient toujours, à dessein, tomber des petites allusions que nous ramassions aussitôt pour les abouter les unes aux autres. Vers huit ans nous nous croyions d'assez singulières personnes. Castor avait un problème : fallait-il associer *sa* jumelle — on la lui avait totalement abandonnée — aux secrets de notre naissance de plus en plus chimérique ? Pollux et moi étions contre : c'était une rapporteuse, elle irait immédiatement tout raconter aux parents, au risque de nous faire punir ou, pis, de piétiner nos songes d'un revers de talon...

Se profilait au plus doux de l'enfance une menace plus réelle. Il commençait un peu partout à sévir une nouvelle forme de pédagogie : il devint très chic et très à la mode pour les princes qui

n'avaient pas exposé leurs fils de se soucier de leur éducation.

Pour les filles, aucun risque, il était entendu que les hommes n'avaient pas le droit de s'en mêler, trop sérieux pour eux ! Ils le reconnaissaient bien volontiers mais les garçons, puisque on les avait choyés jusqu'à la puberté, il fallait songer maintenant à en faire quelque chose. Jadis seulement entraînés à la course et au tir à l'arc, ils étaient de plus en plus souvent éloignés de leur mère, afin d'apprendre des choses graves et ennuyeuses, disait-on. Maman tint bon tant qu'elle put avec pour unique argument qu'il ne fallait pas séparer des jumeaux.

Mais Tyndare après en avoir délibéré avec ses frères et sa conscience, pesé le poids des traditions et celui des nouveautés de l'époque tint absolument à ce que ses fils chéris, sauvés par sa hardiesse de l'exposition, bénéficient de ce qui se faisait de mieux dans le pays. Il avait en douce pris ses renseignements pour savoir qui étaient les meilleurs précepteurs. Et un beau soir, à table, il nous annonça que son choix était arrêté. Le nez dans ma purée de figues blettes, je m'effondrai en sanglots, Clyte battait des mains et trépignait de joie, Phyle ma dernière petite sœur était encore à la mamelle et maman comme à l'accoutumée se taisait. Offusquée !

Pour la première fois dans l'histoire de la Laconie, et même de tout le Péloponèse, le choix d'un homme primait sur les vœux des femmes ! Certes mes frères chéris étaient des natures un peu rustiques et assez sauvages. Castor le plus lent avait sûrement besoin d'être guidé et même pris en main mais mon Pollux, mon fougueux, mon fier-à-bras ? « Il risquait de s'adonner à la violence, disait Tyndare, si on ne lui enseignait pas à canaliser son énergie. Impétueux autant qu'indociles, ces jeunes loups élevés sans contrainte au jardin de l'âge d'or risquaient de mal tourner si on les lançait sans autre arme que leur ardeur têtue sur les chemins rocailleux de l'Hellade. »

L'argument suprême du roi était que le héros qui dispensait à quelques rares disciples triés sur le volet cet enseignement si prisé avait accepté la candidature de mes frères.

C'était pour la prochaine saison des *vents étésiens*. Ses autres élèves se nommaient Nestor*, Pelée*, Thésée*, et plus récemment, Jason*, Ulysse*, Achille*.

Plus tard il formera Asclépios mon neveu plus connu sous le nom d'Esculape, on racontait même qu'Apollon lui aurait demandé des cours particuliers ! Que dire face à un tel tableau d'honneur ?

Maman se tut. Mes frères aussi, qui trouvaient l'idée d'un départ prochain assez intéressante mais n'osaient l'avouer devant moi. Pour moi, il serait toujours temps d'aviser durant la saison des argents massifs quand Timorée aurait accouché et qu'elle m'apporterait son appui. Je savais pouvoir compter sur elle entièrement élevée par Gorgophone pour faire respecter les anciennes lois. Seule autour de la table désolée, Clyte manifestait un intérêt déplacé pour ce célèbre précepteur dont tout le monde se fichait. Elle fit preuve d'une très grande habileté rhétorique pour obtenir de Tyndare ce qu'il n'osait dire. En fait Clyte a toujours été douée de l'art du malaise. Pour les autres : elle perçoit avant tout le monde que quelqu'un a quelque chose à cacher et elle n'a de cesse de le percer à jour.

— L'homme si fameux se nommait Chiron * [1]. C'était un fils de Chronos * avec une Océanide un peu évaporée nommée Phylira, lâcha le roi avec des pincettes.

— Mais comment est-il ? insista ma sœur.

— Autant ses frères sont brutaux et incultes, autant il est sage et pétri de connaissances..., répondit le roi.

— Mais enfin à quoi il ressemble physiquement ? reprit ma sœurette décidément très intuitive et exceptionnellement intéressée par autre chose que par elle.

Après un silence trop long pour être honnête, le roi marmonna dans sa barbe : « C'est un Centaure. »

Léda s'évanouit pour ne pas se donner la peine de crier. Tyndare se fit alors un devoir d'expliquer plus avant, tout en gardant un œil inquiet sur sa femme que les palmes et les sels ramenaient à nous et l'autre œil, noir, sur cette trop curieuse péronnelle.

— S'il a cette allure un peu étrange, je vous l'accorde, d'homme-cheval, c'est à cause de son père Chronos qui ne parvint à séduire sa farouche mère que sous la forme d'un cheval.

L'heure était trop grave pour que je me risque à demander le sens des mots *farouche* et *séduire*... J'ai eu tort, ça m'aurait aidée plus tard.

---

1. Chiron vient du grec χειρ-ον : la main avec l'idée de prendre, a donné la chirurgie, -υργια : le travail ; médecine qui demande l'intervention de la main, la chiromancie, μαντεια : la divination, l'examen des signes de la main. Χερ- renferme les sens de manier, dompter, soumettre, maniable, aimable, etc.

— Pour la punir d'avoir si longtemps résisté au Temps et si vite cédé au cheval, elle accoucha de ce mélange bizarre. Ce qui la désespéra vraiment, aussi le Temps, assez bon homme en somme, lui proposa un marché : son fils garderait cette forme, cela même le Temps n'y pouvait rien changer, mais seul de tous les Centaures de la création, il serait sage : le plus grand savant de tous les temps et le meilleur des hommes. Et même il lui offrait l'immortalité, avec pour mission d'apprendre à vivre aux mortels, sans recourir à la violence. En échange de quoi Philyra demanda à Rhéa d'être changée en arbre. Elle devint le tilleul, vous savez cet arbre dont les fleurs macérées calment les cauchemars de vos nuits...

Le roi s'égarait dans les détails d'un Légendaire trop récent pour être su par cœur. Léda revenue à elle demanda d'une voix pâle :

— Est-ce qu'il est gentil, au moins ?

Là, Tyndare ne tarit plus d'éloges au point que même Clyte se retrouva sans voix ! Pas une perfidie à opposer à ce panégyrique.

— ... il savait la médecine et la chirurgie, la musique et les danses et en plus de ses leçons de stratégie il avait inventé une chose inouïe pour l'époque assez fruste, la morale.

Un type intéressant, ce Centaure !

2.

JE M'APPELLE HÉLÈNE COMME TOUT LE MONDE

Il semble que notre petite enfance se soit déroulée comme toutes les petites enfances. Les aînés furent plus souvent enrhumés que les cadets qui, eux, mouillèrent plus tard leur lit mais hormis cela, peu ou pas d'informations. Il faut dire que nos nourrices n'étaient que de simples mortelles et que Zeus a toujours eu la manie un peu snob de n'immortaliser que des stars. Comme les poètes d'ailleurs. Or, c'est bien connu, les vedettes ne disent pas la vérité ou seulement quand ça les arrange.

Castor et Pollux brillent désormais alternativement aux Gémeaux et c'est vraiment trop loin d'ici pour que j'aille les consulter chaque fois que j'ai un doute sur mon passé, ou une impression floue. Quant à Maman, elle ne peut toujours rien dire : voilà déjà quelques siècles qu'elle s'est posé un masque de beauté sur le visage — elle attend qu'il prenne — pour rire et parler à nouveau. Pour ne pas changer, elle se repose en silence. Je n'ose pas la déranger avec mes petits soucis de vérité biographique.

Phyle ma petite sœur préférée tourbillonne dans le noir de l'Erèbe * au milieu des Harpies * et des Erinyes *... Pauvre petite fille perdue !

Clyte fait un stage aux Enfers pour apprendre à juger ! Quant à la douce Timorée, elle tente d'échapper aux courants contraires des deux fleuves où elle se noie depuis des siècles, au confluent du Léthé le fleuve de l'oubli et du Cocyte * cette rivière formée par les larmes des méchants.

Comme témoin de ma petite enfance, je n'ai que Tyndare sous la main encore qu'il demeure aux Champs Elysées dont le

climat ne me réussit pas. Enfin, au point d'amnésie où j'en suis sur cette période, pourquoi ne pas essayer de son côté ?

J'avais tort de douter de lui. D'abord il m'a beaucoup fait rire, ensuite il a toujours été un bien meilleur père que Zeus. Plus attendri, plus raisonnable, plus épris de nous et en fait plus humain.

C'est vraiment sous sa férule que Sparte est devenue la belle cité que j'ai connue. Il a unifié le Péloponnèse et maintenu la paix dans toute la Laconie en plaçant ses décisions sous l'égide de la danse et du chant. Lorsque j'ai repris les rênes du royaume après mon mariage j'ai dû presque aussitôt m'absenter et suis restée si longtemps en voyage que je n'ai pas eu le loisir de le surpasser beaucoup. Mais lui au moins conserve des souvenirs crédibles de notre enfance.

— Ces quatre bambins débarquant avec Aurore et Léda pour envahir brusquement ma couche et ma vie, ça m'a ému, bien sûr, je n'étais pas de marbre, mais encore assez naïf pour ne pas m'en étonner et confiant, tellement confiant en ta mère et les Déesses pour m'en réjouir tout de suite. Mais jamais assez discourtois pour en être choqué comme l'ont prétendu les méchantes langues et les oracles de mauvaise foi. Au contraire de ce que dirent ensuite les poètes. Mais ils ont dit n'importe quoi, tu le sais mieux que moi, ma Lène, toi qu'ils n'ont guère épargnée...

« Clytemnestre en tête, ça ne m'a pas autrement surpris, en toutes choses elle a voulu être la première. C'était un cygne avant-coureur ! (L'humour de Tyndare n'est pas toujours du meilleur goût mais il a au moins le mérite de rire de tout, y compris de lui-même.) Les premiers soucis, ce fut elle, naturellement, qui les causa. Elle devait avoir dans les trois, quatre mois — vous aussi évidemment — quand elle rejeta violemment sa nourrice.

« On lui en proposa une bonne demi-douzaine d'autres, qu'elle ne tolérait qu'un petit mois juste pour les goûter mais qu'elle repoussait invariablement avec une véhémence chaque fois plus énergique. Digne petite-fille de Gorgophone, elle exigeait dans son babil de la viande rouge, fraîche, crue et saignante... D'ailleurs les nourrices craignaient, si on ne lui en procurait pas, qu'elle ne se serve directement à leurs mamelles ou qu'elle ne vous entame, vous, ses jumeaux !

« Un jour, Léda excédée décida de vous passer tous à la bouillie. Je m'en souviens encore parce qu'elle me consulta, moi !

Ça m'a beaucoup étonné, c'était une vraie première : l'introduction d'un homme dans le monde magique et secret des femmes et surtout des mères, ces magiciennes. Un homme dans le Gynécée, dans cette ancestrale et alchimique grotte, entre toutes sacrée, où allait-on ?

« Léda avait toujours fait face à ses tracas maternels au sein du Gynécée avec l'aide de Cybèle *, Rhéa *, Gaia *... je ne sais... Enfin elles s'arrangeaient entre elles. Mais là, Clyte l'horripilait à un point tel qu'elle voulut mouiller les hommes, s'appuyer sur un père, fût-il putatif, pour en venir à bout.

« Je suggérai qu'on vous laissât tous trois à vos nourrices, jusqu'à l'âge prescrit des bouillies mais c'était là-dessus que calait Léda. Malgré ou à cause du caractère de chien de ta sœur (toujours l'humour douteux de Tyndare : Clyte hérita peu après du doux sobriquet de chienne des Atrides *) ta mère ne voulait commettre aucune injustice. Peut-être, j'y songe en t'en parlant aujourd'hui, se méfiait-elle déjà des réactions imprévisibles de ce nourrisson braillard et obstiné ? Aussi vers neuf, dix mois, on vous passa tous à une alimentation solide. Ma sœur Epharée et mes belles-sœurs, affolées, en jasèrent longtemps.

« Si l'on excepte Gorgophone qui approuvait toutes les innovations, toujours à la pointe des idées nouvelles, cela fit grand bruit dans l'Helladeau. Mes frères qui furent bien plus tenus à l'écart que moi des affaires des femmes prièrent leurs épouses d'allaiter le plus longtemps possible leur progéniture. En signe de désapprobation. J'étais à leurs yeux coupable de faiblesse à l'égard de Léda et des cultes de la Grande-Déesse. Ils me jugeaient rétrograde et même attardé et tenaient à me prouver qu'il n'était que temps de faire allégeance au nouveau panthéon. Mais vois-tu, aux caprices des dieux j'ai toujours préféré les lubies de Léda. Puis à cet âge-là vous vous teniez déjà bien assis pour jouer, alors pour manger ?

« Pollux et toi viviez un amour fou qui vous faisait rire sans arrêt : fusions, effusions et fous rires, voilà à quoi se résumèrent vos premières années. Peu à peu on se rendit compte, par comparaison, que le petit Castor ne se développait pas comme son frère. Il était plus lent, plus malingre aussi, on s'inquiéta. Là encore ta mère tint à me faire partager ses soucis. Castor pleurait sans fin, sans bruit et sans force comme résigné à une mort lente, de grosses larmes silencieuses. La sage nourrice nota qu'il redoublait de sanglots chaque fois qu'on le recouchait. Mais tu